LA LEGENDE

—DE—

BURANLURE.

Si le temps, faisant œuvre de vandale, a marqué le château de Buranlure de son indélébile empreinte, si le manoir féodal qui s'élevait fièrement sous le règne de François Ier, devenu plus tard fief du Pezeau, est réduit actuellement à l'état de ferme, si les derniers vestiges de ses hautes cheminées sculptées, la voûte de sa chapelle, n'attirent plus qu'archéologues, en mal de documents, et touristes ouvrieux; du moins, de gracieuses légendes sont elles restées son apanage. Contées par les anciens, aux veillées d'hiver, elles se perpétuent de siècle en siècle.

Il en est une surtout, celle de l'herbe de Pâques, plus souvent évoquée peut-être, parce qu'elle s'identifie davantage avec notre goût du merveilleux, et aussi avec cette surperstition naïve dont se défendent rarement les amoureux

C'était à l'époque où Buranlure, devenu par la volonté des seigneurs du Pezeau simple rendez vous de chasse, n'était plus habité que par l'Intendant et sa famille. Les échos des hautes salles closes restaient muets pendant neuf mois de l'année, et la tristesse morne de l'hiver enveloppait d'un voile gris les tourelles dénudées.

Par une de ces journées endeuillées de février, on vit descendre d'une chaise de poste un adolescent au visage de cire, dont le seul rayon de vie semblait s'être réfugié dans les prunelles d'or. Le pont-levis se releva, et à la fenêtre de l'antique salle des dragons s'encadra chaque jour une jolie tête pâle entourée de cheveux bruns. On apprit que le nouvel arrivant, dernier fils d'un grand dignitaire de la cour, venait emprunter à la nature son air vivifiant, son calme régénérateur. Quand la curiosité fut satisfaite, nul ne sembla s'occuper du jeune Raoul, qu'un serviteur âgé soignait avec dévouement. Seule, une gentille pastoure, ayant nom Monique, le cœur ému de pitié, menait chaque matin son troupeau brouter l'herbe rare tapissant les bords du fossé où baignait la tourelle, heureuse de voir les grands yeux tristes, qui déjà semblaient contempler l'infini, s'arrêter un instant sur elle, et l'ombre d'un sourire voltiger aux lèvres décolorées.

Lorsque, toutes fenêtres ouvertes, pénétrèrent les premiers effluves printaniers, la pastoure chanta sa chanson; sa voix pure parvint aux oreilles du malade, tandis qu'il considérait ses doigts agiles, tressant pour son agneau favori une couronne de ces jolies pâquerettes roses dont Mars ciseaille si finement les collerettes.

Bientôt arrivèrent les grandes solennités de la Semaine Sainte; après l'adieu des cloches, Monique, revenant dévotement de l'église, rencontra auprès d'une haie vive un vieillard qui se plaignait doucement. D'une blessure à son pied droit, le sang coulait goutte à goutte. La jeune fille s'empressa près de lui, baigna la plaie d'eau fraîche, puisée dans ses mains à la source prochaine, banda de son fichu le membre meurtri, et offrant au malheureux l'appui de son épaule, l'amena à grand'peine jusqu'à son logis.

Un bon cordial, un repos salutaire dans un grand lit clos, une nourriture substantielle, réconfortèrent le vieillard qui, deux jours après, le samedi saint de bon matin, péniblement appuyé sur son bâton, voulut continuer sa route. Monique s'offrit à lui faire un bout de conduite.

Lorsqu'ils atteignirent la Loire, roulant sur un sable fin ses eaux limpides où le soleil semait des myriades de sequins, l'homme découvrit sa tête vénérable:

"Enfant, dit-il à la bergère, tu t'es montrée pitoyable pour le pauvre, tu l'as recueilli dans ta demeure, nourri de ton pain, soigné de tes mains; permets qu'à son tour il guérisse la plaie de ton cœur sensible, qui souffre de la souffrance du beau page dont la jeunesse se flétrit dans la tour de Buranlure. Dans l'île que tu vois là bas, pousse à profusion, au pied des peupliers une herbe légère; quelques brins de cette herbe, cueillis à l'heure où les cloches sonnent le premier "alleluia" de Pâques, ont le don, pris en infusion, de rendre la santé; mais il faut que, pendant quinze jours consécutifs, le breuvage soit préparé et donné au malade par la personne même qui a recueilli le précieux talisman. Veux-tu essayer?"

Pour toute réponse, la pastoure se déchaussa, épingla sa jupe, et entra résolument dans le fleuve, dont l'eau atteignit ses genoux. Aux yeux affaiblis du vieillard, elle n'apparut bientôt plus qu'à l'état de point noir; mais quand s'acheva le cantique d'airain des cloches du "Gloria", elle revint portant une gerbe de légères graminées, dont les tiges flexibles ployaient sous les caresses trop violentes de la brise.

"Comment, demanda-t-elle, parviendrai-je jusqu'à lui?

—Ale confiance, répondit le pauvre, en récompense de ta charité, Dieu te guidera".

Dieu, en effet, guida-t-il la bergère; on Raoul, la voyant s'approcher de la poterne, éprouvant cette mystérieuse sympathie des âmes, qui lui fit deviner qu'elle venait à lui, ordonna-t-il de la laisser pénétrer? Mystère! Mais bientôt le jeune seigneur, dans sa tasse d'or finement ciselée, buvait l'humble breuvage préparé par Monique.

La prédiction du vieillard s'accomplit, les couleurs revinrent aux joues du beau page, et l'élasticité à ses membres; on eut dit que la pastoure, avec l'herbe merveilleuse, lui avait infusé un peu de ce sang qui rosait son visage et mettait à ses lèvres la pourpre des cerises.

L'aventure fit grand bruit; on en informa la famille du jeune homme; en grand apparat son père le vint chercher, et voulut voir la jolie guérisseuse. En présence de Monique, hypnotisé par l'azur de ses yeux, ébloui par la chevelure d'or rouge que le rayon d'avril rendait phosphorescente, Raoul osa verser dans le cœur paternel le secret d'amour qui agitait le sien.

On dut en référer au roi Louis XVI; l'histoire intéressa fort la cour, et la jeune reine Marie-Antoinette étendit de suite sa protection sur les fiancés. Elle sut persuader à son royal époux que, s'il est impossible à un prince de s'abaisser jusqu'à une bergère, il est facile au roi d'élever la bergère jusqu'au prince. La pastoure reçut donc des titres de noblesse, elle eut ses armes où figurait un agneau couronné de brindilles légères, et le mariage fut célébré dans l'église de Boulleret. Comme les peuples, les gens heureux n'ayant pas d'histoire, là s'arrête celle de Raoul et de Monique.

.....

Les années ont passé; si le scepticisme conteste actuellement à l'herbe de Pâques le pouvoir de guérir, il n'a pas encore détruit dans l'esprit populaire la croyance à sa faculté de porter bonheur. Dans le Berry et la Nièvre, elle est restée l'herbe symbolique, celle que l'amoureux recherche pour l'offrir à l'aimée. Toujours, en avril, on la trouve au pied des peupliers de l'île de Cosne, entre les jolis ponts qui y donnent accès, non loin du terrain où un régiment exécute ses tirs. Au repos, le petit troupier, pour l'envoyer là-bas au pays, la cueille avec une joie naïve qui provoque le désir du sous-lieutenant et le regret de l'officier supérieur.

MOUCHES LUMINEUSES.

En certaines parties de l'Inde, les femmes se plaisent à orner leurs cheveux de superbes mouches lumineuses qui habitent les forêts de ces régions tropicales. La chasse de ces insectes porte-lumière est assez pénible, car elle se fait la nuit, quand les feux émis par le corps des mouches décèlent leur présence au chasseur. Mais celui-ci est bien récompensé de sa peine, car il trouve toujours à vendre, même très cher, le produit de sa chasse aux élégantes indigènes ou aux femmes de fonctionnaires européens. Rien n'est d'un plus ravissant effet que l'éclat phosphorescent de ces insectes dans une chevelure brune ou blonde assombrie par la nuit.

Bien entendu, les insectes, pour briller, doivent être vivants et on les retient sur la tête ou sur les robes au moyen de gazes infiniment légères. La manière dont les Hindous attrapent les mouches ornementales en forêt est assez curieuse. Ils quittent leur village au coucher du soleil munis d'un long bambou et d'un filet de gaze fine semblable à celle dont on fait les moustiquaires dans l'Inde. Arrivés à la forêt où ils savent trouver leur proie ailée, les chasseurs se mettent en quête d'un arbre dont les branches ne soient pas trop élevées, car les mouches préfèrent les cimes des feuillages. Lorsqu'ils ont aperçu à portée de leur bambou une branche rendue lumineuse par un essaim de ces mouches brillantes, les Indous la frappent de leur bâton, faisant ainsi tomber les insectes par surprise. Les insectes arrivent sur le sol, tout étourdis de leur chute. Avant qu'ils aient eu le temps de revenir à eux, les chasseurs se hâtent d'en ramasser autant que possible. Les bestioles se raniment vite et s'envolent; aussi, pour ne pas perdre de temps à les mettre dans le filet une par une, les Indous en emplissent leur bouche autant qu'elle peut en contenir, après quoi ils les transfèrent à la fois dans le filet de gaze. Les chasseurs travaillent ainsi sans relâche jusqu'à deux heures du matin, moment crépusculaire dans l'Inde, où les mouches commencent à éteindre leurs feux et descendent invisibles au long des arbres pour se tremper dans la rosée matinale.

L'Impératrice Maria Féodorovna.

Une amie de la France, très bien placée pour connaître à merveille l'impératrice Maria Féodorovna, a écrit l'article qu'on va lire. Ce beau portrait est la vérité même; un très noble visage y est peint avec sa ressemblance exacte. On ne sait peut-être pas assez en France, mais on sait en Russie combien l'impératrice Maria Féodorovna est animée d'idées libérales, combien le souci du peuple aboutit en elle à des principes de tolérance et de justice sociale. Sa générosité vigilante et active est bien connue; toutes les souffrances de sa vie se sont transformées, comme c'est le privilège des grandes natures, en indulgente et compatissante bonté.

La jeunesse de l'impératrice de Russie Maria Féodorovna s'est écoulée dans la famille royale de Danemark. Son père, Christian IX, le roi actuel, n'est pas l'héritier du trône en ligne directe; aucun éclat, aucun luxe n'entourèrent l'enfance de la jeune princesse, mais elle connut toutes les joies des affections familiales, et n'a eu sous les yeux que des exemples de loyauté, d'honneur, et de la morale la plus pure. Cette existence patriarcale laissa de profondes traces dans son âme et resta toujours pour elle l'idéal du bonheur.

Elle souffrit cruellement de la guerre du Holstein, qui enleva à l'héroïque petit Danemark une partie de son territoire; mais les malheurs de sa patrie ne furent pas les seuls à assombrir sa jeunesse, une douleur immense vint la frapper en plein cœur: la mort de son fiancé, le grand duc héritier Nicolas Alexandrovitch, dont elle recueillit le dernier soupir à Nice. C'est au chevet du mourant qu'elle apprit à aimer le frère du défunt, celui qui devait être son époux, le futur empereur Alexandre III, qui lui voua dès lors une affection profonde, cimentée dans une commune affliction.

Sa nouvelle patrie—la grande Russie—l'accueillit avec toute la sympathie qu'avait universellement inspirée son malheur, et ce sentiment, elle sut le fixer, l'entretenir par son charme exquis et le rayonnement de sa bonté. L'impératrice Maria Féodorovna connut comme épouse et comme mère des années de bonheur sans nuages, jusqu'au jour où elle fut frappée coup sur coup dans ses affections les plus chères: la mort prématurée d'Alexandre III à la suite d'une longue et douloureuse maladie, celle de son fils, le grand-duc Georges, enlevé dans tout l'éclat de sa jeunesse, enfin la perte de sa mère qu'elle adorait, à laquelle, ainsi que ses sœurs, elle prodigua les soins les plus tendres et les plus dévoués. Toutes ces épreuves brisèrent son cœur sensible et aimant et mirent fin à sa vie de bonheur. Tels sont les traits principaux d'une existence si heureuse à ses débuts.

Il faut ajouter à ce cadre extérieur quelques notes sur les goûts et le caractère de l'impératrice Maria Féodorovna: simple, douce, très féminine, ne s'immisçant jamais dans les questions politiques ou administratives, auxquelles du reste l'Empereur ne l'initiait pas, elle se bornait au rôle de compagne infatigable et toujours également aimante.

Au moment de l'avènement au trône de son fils, absorbée dans son incurable douleur, elle ne se départit pas de sa réserve de toute ingérence politique, réserve qui avait été sa règle de conduite sous le règne précédent, et ne chercha de consolation que dans la vie de famille.

Quoiqu'elle ne prit aucune part active aux affaires de l'Etat, la droiture de son caractère lui imposa parfois le devoir d'exprimer son opinion sur certaines mesures du gouvernement; ainsi les dispositions prises en Finlande n'eurent pas son approbation. Connaissant à fond ce pays, sa langue, ses mœurs, son histoire, l'Impératrice a pour cette partie du vaste empire une affection et une bienveillance particulières, qui lui attirent la reconnaissance et le dévouement des Finlandais.

Toutes les sympathies de l'Impératrice la portent d'ailleurs vers les idées libérales, autant en raison des qualités inhérentes à sa nature, charité, mansuétude, amour des humbles et des pauvres, que comme effet de son éducation première. Sa religion sincère, élevée, essentiellement chrétienne, dépourvue de toute étroitesse et de tout fanatisme, lui fait favoriser également toutes les convictions et lui inspire une vive répulsion, pour les actes de violence dans le domaine sacré de la conscience.

Elle est favorable à la liberté de conscience et des cultes, sentant tout l'odieux des persécutions et des mesures injustes et arbitraires.

On sait dans son entourage que les petits et les faibles lui sont chers entre tous: "Les vrais amis de Votre Majesté," lui dit-on.—"Oui, ils sont tous mes amis", répond-elle fièrement, et elle le prouve. Jamais un pauvre ne la sollicite en vain; elle ne supporte pas qu'un gardien de la paix rudoie ou écarte un importun, et si elle aperçoit un pétitionnaire dans la foule elle se hâte de faire arrêter sa voiture pour prendre doucement la supplique et encourager le malheureux par des paroles de bonté. Les soldats, les petits employés attachés à son service ne lui sont ni indifférents, ni inconnus, elle les questionné sur leurs affaires, s'enquiert de leurs besoins,—ils sont ses amis en vérité.

L'impératrice Maria Féodorovna a gardé de ses habitudes de jeunesse le dédain du luxe; sa joie est de donner, son chagrin de ne pouvoir le faire suffisamment, quoique ses largesses s'exécutent souvent au détriment de ses dépenses personnelles. Sa main est toujours ouverte et son cœur ne sait pas compter: son ministère, à elle, c'est la charité. On ne pourrait nommer les institutions de tout genre, sociétés de secours, maisons d'éducation, œuvres de préservation, asiles, protectorats, qui couvrent la Russie entière comme un réseau immense et qui viennent aboutir à sa direction bienfaisante. Tous ceux qui s'en occupent ont droit à sa bienveillance, trouvent près d'elle un accès facile et ont recours à son inlassable charité dans les occasions critiques. Ces établissements innombrables, léproseries, hôpitaux, orphelinats, sont sous sa protection et vivent de ses subsides.

Visitant un jour un hôpital d'enfants atteints de maladies chroniques, elle apprit, tout en caressant les petits malades, que la plupart d'entre eux, après être rentrés dans leurs familles, reprenaient souvent leur mal par suite des mauvaises conditions de leur existence. Le lendemain elle dit à son entourage qu'elle avait passé une nuit d'insomnie, cherchant un moyen d'obvier à ce mal: en effet, peu de temps après l'asile des enfants convalescents fut créé et entretenu grâce à elle.

On pourrait citer bien des exemples de son dévouement et de sa générosité envers cette Russie, sa seconde patrie, à laquelle son cœur est si attaché!

Pendant son séjour à Saroff, lieu de naissance de saint Séraphim, elle passait les nuits, masquée par les rideaux de sa fenêtre, à étudier les pèlerins qui campaient autour du monastère; émue, pénétrée, attentive, elle veillait et priait avec eux, et disait ensuite, les larmes aux yeux, qu'elle se sentait fondue avec son peuple et en communion intime avec lui.

Les événements douloureux que traverse en ce moment la Russie sont pour l'impératrice Maria Féodorovna une cause de souffrance intense. Les horreurs de la guerre l'atteignent profondément: elle pleure les victimes et s'absorbe tout entière dans les besoins des blessés et des malades. Quand un officier ou un soldat revient du théâtre de la guerre, elle le reçoit et lui témoigne l'intérêt le plus affectueux. En communication constante avec les Sœurs de charité, les médecins, par les télégrammes fréquents, elle partage leurs émotions et les suit d'un cœur attristé dans leur rude labeur.

Tant de soins et d'angoisses ont altéré la santé de l'Impératrice: son visage fatigué en porte les traces, mais son âme reste forte et vaillante, son courage ne l'abandonne pas et elle va sans défaillance à tous ceux qui souffrent.

Telle est cette impératrice vraiment russe, si grande dans l'exercice de sa charité et l'humilité de sa foi! — qu'un mauvais esprit occulte vise et menace, dans l'aveuglement de sa brutale et sauvage injustice.

Tués par un nègre.

Wheeling, Vie. Occ., 20 mai—Un conducteur et un voyageur ont été tués par un nègre, ce matin, dans un tramway de la Wheeling Traction Company, près de Lansing.

Ce nègre refusait de remettre au conducteur le prix de sa place et ce dernier voulut l'expulser. Le nègre tira son revolver et fit feu trois fois, puis s'enfuit dans la direction des bois.

Des hommes armés sont partis à la poursuite de l'assassin qui, s'il est appréhendé, pourrait bien être exécuté sans autre de procès.

EN COCHINCHINE.

Saïgon, Cochinchine, 20 mai—L'amiral de Longuière est parti aujourd'hui de Saïgon à bord du croiseur "Guichen".

L'amiral n'a pas indiqué qu'elle était sa destination, mais on suppose qu'il va faire une nouvelle inspection de la côte afin de voir si aucun navire russe n'est venu y chercher un abri ces jours derniers.

—:o:—

VIEUX SOUVENIRS.

Les célibataires peuvent ne pas lire ce qui suit, je désire causer en famille. Entre gens du métier, on se comprend mieux.

Je suis père, chère madame, mais j'ai été papa, et, comme toujours, papa d'un amour d'enfant. De son bonnet s'échappait une mèche blonde et frisée qui faisait notre bonheur, et quand je touchais du doigt son cou blanc il éclatait de rire et me montrait ses petites perles blanches en me prenant la tête dans ses deux bras.

Sa première dent fut un événement. On se mettait au jour pour mieux voir et les grands-parents braquaient leur binocle sur ce petit point blanc; et moi, le cou tendu, je démontrais, j'expliquais, je prouvais. Et du coup je courais à la cave chercher dans le bon coin une bouteille de choix.

La dent de mon fils! On parla de sa carrière pendant le dîner, et au dessert grand'maman chanta son couplet.

Après cette dent, il en vint d'autres, et avec elles, les larmes et les douleurs; mais aussi, lorsqu'il fut armé de toutes pièces, comme il mordait fièrement son morceau de pain, comme il attaquait vigoureusement sa côtelette, pour faire "comme papa".

"Comme papa"! Vous souvenez-vous combien ces deux mots réchauffent le cœur et que de méfaits ils font pardonner.

Mon grand bonheur, est-ce aussi le vôtre? était d'assister au petit lever de mon chéri. Je savais son heure. J'écartais doucement les rideaux de son berceau et j'attendais en le regardant.

Le plus souvent je le trouvais étendu en diagonale, perdu dans le chaos des draps et des couvertures, les jambes en l'air, les bras croisés au-dessus de sa tête; souvent sa petite main potelée serrait encore le joujou qui l'avait encore endormi la veille et de sa bouche entr'ouverte s'échappait le murmure régulier de sa douce respiration. La chaleur du dodo avait donné à ses joues les tons d'une pêche bien mûre. Sa peau était tiède et la transpiration de la nuit faisait briller son front de petites perles imperceptibles.

Bientôt sa main faisait un mouvement, son pied repoussait la couverture, tout son corps se remuait, il se frottait un œil, étendait ses bras, puis son regard, sous sa paupière à peine soulevée, se fixait sur moi.

Il me sourait en murmurant tout bas, si bas que je retenais ma respiration pour saisir toutes les nuances de sa petite musique:

—Bonzou, petit pé.

—Bonjour, mon petit homme, tu as donc bien dormi?

Nous nous tendions les bras et nous nous embrassions comme de vieux camarades.

Alors la causerie commençait. Il causait comme les alouettes chantent au soleil du matin. C'étaient des histoires interminables.

Il me racontait ses rêves, en demandant après chaque phrase sa "bonne petite panade avec beaucoup de beurre dedans".

Et quand cette bonne panade arrivait fumante, quel éclat de rire, quelle joie, comme il s'élançait vers elle en se pendant à ses rideaux, son œil brillait avec une larme au coin et le gazouillement recommençait.

D'autres fois, il venait me surprendre dans mon lit, je faisais semblant de dormir et il me tirait la barbe en me riant dans l'oreille. Je feignais une grande frayeur et je jurais de me venger. De là, combats dans l'édredon, retranchement derrière l'oreiller, etc. En signe de victoire je le chatouillais, alors il frissonnait en laissant échapper cet éclat de rire franc et involontaire, des enfants heureux. Il enfouissait sa tête dans ses deux épaules comme une tortue qui se retire dans sa coque et me menaçait de son pied dodu et rose. La peau de son talon était si fine que la joue d'une jeune fille en eût été fière. De combien de baisers je couvrais ces chers petons, quand, le soir, au coin du feu, je faisais chauffer sa longue chemise de nuit!

On m'avait interdit de le déshabiller, sous prétexte que je compliquais les nœuds au lieu de les défaire.

Tout cela était charmant, mais quand il fallait sévir et arrêter court la gaminerie qui allait trop loin, il baissait lentement les paupières, tandis que ses narines soulevées, ses petites lèvres tremblantes, il essayait de retenir sous ses grands cils une grosse larme brillante.

Quel courage ne faut-il pas pour ne pas calmer par un baiser cet orage qui va éclater, pour ne pas consoler ce petit cœur qui se gonfle, pour ne pas sécher cette larme qui déborde et va devenir torrent!

L'expression d'un enfant est alors si touchante, il y a tant de douleur dans une larme chaude qui tombe lentement, tant de douleur dans ce petit visage qui se contracte, dans cette poitrine chérie qui se soulève,!.....

Tout cela est bien loin..... Les années se sont écoulées sans parvenir à effacer ces souvenirs aimés; et maintenant que mon bébé a trente ans et de grandes moustaches, lorsqu'il me tend sa large main en me disant de sa voix de basse: "Bonjour, mon père," il me semble que l'écho me répète dans le lointain ces mots chéris d'autrefois: "Bonzou, petit pé."

G. Droz.

LA CONSTITUTION DU TRANSVAAL.

On mande de Pretoria que le général Botha vient au nom du comité d'adresser à l'association "Het Volk" une traduction en hollandais des lettres patentes et de l'ordre en conseil, lesquels n'avaient été publiés qu'en anglais, qu'il fait suivre d'une critique des principaux points de nature, dit-il, à causer un mécontentement général.

Le général Botha proteste d'abord contre l'ostracisme dont on frappe la colonie de l'Orangé, qui reste soumise au régime des colonies de la couronne sans atténuation, et critique ensuite point par point la Constitution et la loi électorale. Il blâme surtout et trouve humiliante l'obligation imposée aux élus de demander une autorisation pour faire usage de la langue hollandaise qui devrait être de droit, et termine en exprimant l'espoir que le Transvaal n'attendra pas longtemps son autonomie complète, basée sur les principes qui ont fait de la Constitution anglaise un modèle de justice et d'équité.

Entre autres griefs des Boers, il fait valoir leur déception de n'avoir pas obtenu l'autonomie complète et de ne pouvoir souverainement édicter des lois concernant les impôts que doivent supporter les indigènes.

Il proteste également contre l'égalité de situation faite aux membres de nombreuses familles et aux célibataires venus dans la colonie dans le simple but de chercher fortune.

Les Allemands en Chine.

Le consul général allemand à Shanghaï et le conseiller de légation ont adressé récemment aux principales maisons de commerce allemandes une circulaire dont voici la teneur:

Après la conclusion de la guerre russo-japonaise, un changement se produira dans les conditions du commerce avec la Chine. Jusqu'à ce jour, Hong Kong et Shanghaï ont été des centres importants d'exportation, mais les affaires sont maintenant traitées de plus en plus avec l'ouest et le nord.

Je ne parle pas des changements qui se manifestent à Tien-Tsin, Canton, Han Kéou, simples ports d'exportation devenus de grands centres d'affaires.

Plus les Japonais interviendront, plus les relations s'établiront directes entre producteurs et consommateurs; il faut donc se préparer à traiter directement avec les Chinois.

Mon intention est d'organiser et d'établir un cours de langue chinoise pour les négociants, avec l'aide de l'interprète et des experts du consulat général.

Anniversaire de l'Indépendance Cubaine.

La Havane, 20 mai — Le troisième anniversaire de l'inauguration de la république cubaine a été célébré aujourd'hui au milieu de l'enthousiasme populaire dans tout le territoire de l'île.

Le temps était frais et légèrement couvert.

Les réjouissances ont été semblables à celles d'un 4 juillet aux Etats-Unis.

A la Havane il y a eu une parade imposante d'artillerie, d'infanterie, de gendarmes à cheval, et d'agents de police. Le cortège a traversé le Malecon et le Prado.

Le président Palma qui avait pris place dans un pavillon richement décoré a passé en revue les troupes. Une foule considérable a contemplé la revue. Les bâtiments de la ville disparaissaient sous les décorations et les drapeaux.

Le conseil de ville a fait remettre cinquante machines à coudre aux familles pauvres et méritantes de la ville.

Il y a eu des courses de bateaux dans l'après-midi. Dans la soirée un magnifique feu d'artifice a terminé la fête.

—:o:—

Commande de contre-torpilleurs

Vienne, 20 mai—Le ministre de la marine a commandé six contre-torpilleurs à une maison de construction de navires de Flume. Ce sont les premiers vaisseaux de ce genre qui seront construits en Hongrie et ils coûteront $3,000,000.

—:o:—

L'escadre russe.

Paris, 20 mai — La disparition complète de la flotte russe des eaux de l'Indochine fait supposer qu'un combat naval est imminent où que l'amiral Rojestvensky a réussi à établir une base navale dans une des nombreuses petites îles qui abondent dans la mer de Chine.

D'autres part la position de l'escadre telle que l'a relevée un vapeur anglais dans la journée du 13 mai par 13.30° de latitude et 111.30° de longitude semblerait indiquer que Rojestvensky a l'intention de gagner le Pacifique en passant au nord de Luzon, au lieu de s'engager dans le détroit de Formose où, sans aucune doute, Togo se prépare à lui livrer le combat.

Quelques experts navals émettent l'opinion que l'escadre russe a dû se diviser en deux parties.

D'après cette opinion l'une des divisions gagnerait Vladivostock tandis que l'autre occuperait l'attention de Togo.

Ces mêmes experts critiquent la tactique des Japonais de n'avoir pas cherché à harrasser Rojestvensky pendant qu'il se ravitaillait sur les côtes de l'Indochine.

Il eut été facile, semble-t-il, aux croiseurs rapides japonais de couler les transports russes ce qui eut singulièrement entravé la marche de l'escadre de Rojestvensky.

—:o:—

Fêtes à l'occasion du mariage du Prince de la Couronne d'Allemagne.

Berlin, 20 mai—Les fêtes qui auront lieu à l'occasion du mariage du Prince de la Couronne Frédéric avec la duchesse Cécilia de Mecklembourg Schwerin dureront quatre jours et commenceront le dimanche 4 juin, jour de l'arrivée de la future mariée et de la famille de Schwerin.

La duchesse sera reçue à la porte de Brandebourg par le premier bourgmestre et par cent jeunes filles de familles bien connues dont les noms ont été tirés au sort parmi plusieurs centaines d'aspirantes; ces jeunes filles présenteront des fleurs à leur future impératrice.

Elles porteront toutes des costumes Gretchen et auront les cheveux tressés.

Derrière le prince de la couronne et sa fiancée, suivant l'usage immémorial, viendront les bouchers, facteurs, et des députations d'autres commerces et industries.

Ceux qui ont été choisis pour former la cavalcade s'exercent aux écoles d'équitation de la garnison.

La duchesse Cecilia et sa fille occuperont le Palais Bellevue.

—o—

Les blessés russes

Tokio, 20 mai—Le rapport annonçant que les Russes s'étaient plaints de la façon brutale dont étaient traités les blessés laissés à Port-Arthur est officiellement démenti par le gouvernement japonais.

On déclare, au contraire, au ministère de la guerre de Tokio, que les chirurgiens de l'armée russe en quittant Port Arthur ont adressé une lettre à l'état major médical japonais le remerciant pour les soins prodigués aux blessés. Cette lettre se terminerait en exprimant un sentiment de contraternité enthousiaste pour les médecins japonais.

Au ministère de la guerre russe.

St-Pétersbourg, 20 mai—Le ministère de la guerre russe confirme le rapport du défilé de Gunshu, rapport annonçant que le feld-maréchal Oyama était à la veille de prendre l'offensive.

On est persuadé à St-Pétersbouèg que le général Linevitch acceptera le combat sur ses positions actuelles.

L'état-major croit que l'avance d'Oyama a été précipitée par le doute qui règne au sujet de l'issue du prochain combat naval entre Rojestvensky et Togo.

Oyama craint probablement qu'avec une armée fraiche en face de ses positions la situation de son armée ne devienne critique au cas ou les communications avec le Japon seraient interrompues même temporairement.

—o—

L'état de santé du baron Alphonse de Rothschild.

Paris 20 mai—La condition du baron Alphonse de Rothschild, qui souffre de bronchite, s'est beaucoup améliorée aujourd'hui.

Sauveteur récompensé.

Paris, 20 mai— Madame du Gast qui conduisait elle-même son canot automobile dans la course Alger-Toulon, à envoyé 10,000 francs à un marin du croiseur français "Kleber" qui s'est jeté à l'eau pour la sauver au moment où les canots de course étaient assaillis par la tempête.

—:o:—